

Recherches sociographiques



Hélène ECK (dir.), *La guerre des ondes. Histoire des radios de langue française pendant la deuxième guerre mondiale*

Elzéar Lavoie

Volume 28, numéro 2-3, 1987

La famille

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056311ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056311ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, E. (1987). Compte rendu de [Hélène ECK (dir.), *La guerre des ondes. Histoire des radios de langue française pendant la deuxième guerre mondiale*]. *Recherches sociographiques*, 28(2-3), 462–468. <https://doi.org/10.7202/056311ar>

iconographique, en prenant la contrepartie des valeurs en place. Traiter avec ironie l'institution religieuse, la morale sexuelle ou l'idéalisation de la vie rurale manifeste déjà une attitude critique qui va bientôt contaminer l'appareil à signifier lui-même. Ailleurs, c'est par le biais d'inventions techniques que se déclenchent les modifications : électrification au théâtre, usage de bandes magnétiques par les musiciens. Une situation inédite se découvre en littérature : dans notre production dite mineure, ce sont des œuvres plus mineures encore qui donnent les premiers signes de novation ; nos grandes machines narratives s'affairent plutôt à maîtriser la tradition.

Ici encore, on se prend à rêver d'une étape ultérieure de conceptualisation, où l'analyse de l'objet local amènerait à des perspectives théoriques plus générales, à un retour de la pratique québécoise sur la théorie importée d'ailleurs. L'ouvrage explore plusieurs modes de l'autoréférentialité dont il faudrait approfondir l'articulation. Si certains médiums aspirent à la forme pure (couleurs, dessin, son, rythme), d'autres opèrent plutôt par détournement de la référence (poème ou roman qui met en scène l'acte d'écrire). On trouve chez une majorité d'auteurs une allusion au rôle fondamental de la subjectivité, qu'il s'agisse d'une affirmation d'originalité et de dissidence ou d'une exploration de soi et d'une plongée dans l'inconscient. À poursuivre ce filon sans prudence méthodologique, on en arrive à nager en pleine contradiction : l'œuvre moderniste se présente elle-même et elle représente son auteur ; elle se retrouve simultanément opaque et transparente. Historiquement, comme le relève F.-M. Gagnon, une insistance sur les automatismes de la création nous a portés à rejeter le terme d'abstraction pour nos premières œuvres dignes de ce nom. Les textes effleurent le problème sans le traiter à fond, encore une fois.

L'avènement de la modernité culturelle au Québec vient consacrer un immense effort de défrichage. Il donne, pour l'avenir, beaucoup à penser !

Nicole DUBREUIL-BLONDIN

*Département d'histoire de l'art,
Université de Montréal.*

Hélène ECK (dir.), *La guerre des ondes. Histoire des radios de langue française pendant la deuxième guerre mondiale*, Paris, Lausanne, Bruxelles et Montréal, Colin/Payot/Complexe/Hurtubise, 1985, 382p. (Communauté des radios publiques de langue française.)

Quel beau et bon livre, qui n'aurait certes pas pu paraître il y a quarante ans, sous le feu de l'action « libératrice » et sans la photocomposition et l'impression *off-set* actuelles ; livre qui vaut, sinon son pesant d'or, qu'allègent certes les organismes subventionnaires, du moins amplement son prix d'achat ! La Communauté radiophonique de langue française n'a décidément rien négligé pour offrir au lecteur un livre de très grande qualité d'édition, remarquable par la place qu'occupent les photographies, souvent jaunies dans les tiroirs ou les dossiers, ainsi que les cartes, les illustrations d'affiches et de journaux

d'époque, entremêlées au texte qu'elles ponctuent et visualisent, sans compter les encarts ou médaillons au contenu des plus variés : documents polémiques mis en parallèle, notices biographiques, extraits d'archives privées ou de journaux intimes, etc., dont les éditeurs ont pris soin d'attribuer les crédits photographiques en un index en fin de volume, tout juste avant la table des matières très détaillée, qui compense efficacement l'absence d'un index des noms de personnes physiques et morales, d'émissions ou de lieux, presque impossible à dresser. En général, les photographies et documents d'époque sont imprimés en fond jaune ocre, qui les isole et en rend la lecture agréable comme la nostalgie. Ponctué d'astérisques quand nécessaire, le texte des historiens est aéré de titres, sous-titres et intertitres, en généreuses marges blanches où vont se loger les italiques des légendes, les notes explicatives des astérisques et les petits formats de photographies d'identité, de caricatures, d'affiches, etc. Quel beau travail de goût et de précision dans le montage et la mise en volume !

Le temps de parole est équitablement réparti entre la France (150 pages), la Belgique (75), la Suisse (75) et le Québec (75), et se veut dans chaque cas une œuvre de synthèse et de vulgarisation, en écartant la polémique ou la préciosité technique, toujours sensible à éviter l'anachronisme à propos de la compréhension de l'auditeur moyen de cette époque « amère », qui, lui, ne savait pas tout ce que l'on sait aujourd'hui par l'accès aux archives et surtout ne savait pas comment tout cela finirait. On permettra au présent lecteur de s'attarder à rendre compte du chapitre consacré au Québec, après avoir d'abord laissé entrevoir l'intérêt des textes sur les autres radiophonies francophones durant la guerre de 1939-1945.

1. La France ne pouvait être mieux représentée que par Jean-Louis Crémieux-Brilhac (de son nom de résistant), pour dominer avec aisance une matière aussi confuse que celle de ces Radio-Paris, Radio-Vichy, Radio-France Libre de Londres, d'Alger et de Brazzaville, ou Radio Monte-Carlo. Fort de ses cinq volumes de 1975 à « La documentation française », Crémieux-Brilhac, témoin et acteur de cette époque, complète son analyse par des travaux historiques et mémoires récents, et réussit à présenter une calme mais magistrale synthèse, où le lecteur actuel a l'impression de commencer enfin à comprendre ce qui s'est vraiment passé en ce temps-là.

Les six sections du chapitre de Crémieux-Brilhac aident à la clarté du récit en procédant chronologiquement de 1940 à 1942, puis de 1942 à 1944, en faisant appel à l'événement capital de novembre 1942, le débarquement à Alger, qui marque la césure de cette guerre des ondes. Dès avant la guerre et surtout durant la « drôle de guerre » immobile de 1939-1940, la radio française « élitiste » vouée à la « Grande culture » sous la direction successive des écrivains célèbres d'alors : Georges Duhamel et Jean Giraudoux, montre son inadéquation comme radio publique. Celle de Vichy est aussi inadéquate et instable que le sont les favoris politiques qui se succèdent à la chaise musicale, et le tout donne une « propagande mal orchestrée », en se tenant « en marge du drame », « cantonnée à la France, repliée sur les thèmes de la Révolution nationale » (p. 53), car « la radio de Vichy fonctionne selon une contradiction fondamentale : elle est en guerre et feint de l'ignorer » (p. 58).

Pour sa part, Radio-Londres est un « moyen d'invention politique », car « la France libre n'a d'existence, aux yeux des Français, que par la vertu de la radio » (p. 70), qui, seule, lui acquiert « une crédibilité politique » en 1942 (p. 78), au moment même où la

« souveraineté » de Vichy se rétracte en « peau de chagrin », « face aux exigences allemandes » (p. 84), avant même qu'ait lieu l'invasion de la zone libre. La guerre des ondes véritable s'était surtout déroulée, jusque-là, entre Radio-Londres et Radio-Paris à la merci de l'occupant, beaucoup plus cohérente et tablant sur une anglophobie et un antisémitisme latents. Mais, avant de gagner la bataille dans l'opinion publique contre le Service du travail obligatoire (S.T.O.) en 1943, Radio-Londres devait être acculée, lors de la crise nord-africaine, à un « dernier recours » (p. 105) : Radio-Brazzaville. Les épisodes de Radio-Alger et du général Giraud, de 1942-1943, longtemps considérés comme confus mais maintenant explicités par les historiens, permettent à Crémieux-Brilhac de consacrer une section entière et originale « à la reconquête de la souveraineté radiophonique » (pp. 102-116).

Moins originale est la description de « la légende dorée des maquis » (p. 119), qui dégénère bientôt « en combats singuliers » entre Londres, Alger et Vichy, où « le Vichy de la collaboration a un porte-parole écouté » et puissant en Philippe Henriot (pp. 120-126), assassiné le 28 juin 1944, après être devenu bouc émissaire « d'un pronazisme poussé jusqu'au refus de la Libération » (p. 137). Entre-temps, l'« insurrection nationale » est devenue un simple « apport national » (*sic*) de la France à sa libération (p. 131), qui se transforme en « libération des ondes » (pp. 140-146). En conclusion, Crémieux-Brilhac revient au « *fait radiophonique* » (p. 148), qui exige cohérence pour être crédible et « pour expliquer la France libre ».

2. La Belgique et la Suisse n'ont rien à envier aux complications françaises, en plus de leur spécificité de radiophonie multilingue. Jean Dujardin, pour la Belgique francophone, réussit en une dizaine de pages à présenter les prérequis nécessaires pour la compréhension du comportement de ce pays entièrement occupé, qui eut tout juste le temps de saborder son antenne le 15 mai 1940, laissant ainsi toute responsabilité à l'occupant. Dujardin décrit la mise en place de la propagande à Radio-Bruxelles, puis les « ambiguïtés de la collaboration », incarnées par le « neutraliste » Gabriel Figeys et son rôle dans sa chronique du « Billet du jour » (pp. 170-178). Il consacre près de vingt-cinq pages de son texte fort intéressant à une analyse de contenu des émissions de nouvelles, à des dates précises entre septembre 1940 et septembre 1941 : le 15 septembre 1940, Noël et Jour de l'an 1940, les 1^{er} et 10 mai 1941, le 28 mai 1941 — moment où la « Bataille d'Angleterre », si souvent annoncée, dévie vers les Balkans et l'invasion de la Grèce, avant d'être définitivement abandonnée pour la campagne à l'Est — le dimanche décisif du 22 juin 1941, où « la suprématie de la radio » s'affirme en l'absence des journaux (p. 199). C'est alors que la croisade anti-soviétique prend le relais de la croisade pour « l'ordre nouveau ». En plus de cette analyse passionnante de la propagande allemande, Dujardin nous présente Radio-Belgique de Londres, le chroniqueur Victor de Laveleye et sa compagne du « V » de la Victoire, qui s'avère tellement efficace comme mobilisation psychologique que la propagande de collaboration essaie de la récupérer. Ce sigle encore actuel est bien une création graphique gestuelle d'origine radiophonique belge, popularisée par Churchill, contrepartie efficace au salut hitlérien déphasé.

Pour la Suisse romande, plusieurs fois menacée d'invasion, Geneviève Billeter introduit et clôt son texte par des compositions retransmises à la Radio romande du « célèbre chansonnier vaudois Gilles, Jean Villard de son vrai nom » (p. 239), en dehors des cabarets où « la censure helvétique tolérait [...] un langage qu'ailleurs elle prohibait » (p. 280). Elle réexplique succinctement ce qu'était la « Défense nationale spirituelle [...] à

la Radio [...] avec le sceau de l'État», d'avant-guerre et durant la « drôle de guerre », et nous introduit dans le labyrinthe du « discours patriotique » institutionnel suisse dévaluant l'information au nom de « la cohésion du peuple » et de la culture du « *patrimoine intellectuel et moral de la Suisse* », qui « se prolongeait par la mission européenne de la Suisse et le concept de neutralité » (p. 241). Ces beaux discours camouflaient les ambiguïtés de « Résistance ou adaptation », et d'une neutralité marquée de « prudence stratégique » (p. 248) envers les vainqueurs successifs du moment qu'exigeait la raison d'État à la Suisse.

L'historienne suisse utilise amplement les statistiques contenues dans les *Rapports annuels* de la Radio-Suisse romande pour montrer l'augmentation des émissions parlées et la baisse des émissions musicales (de 10%) entre 1938 et 1941 au profit des magazines d'actualité, de la Croix-Rouge, des émissions pour soldats mobilisés, etc. Elle consacre plus de cinq pages à la chronique hebdomadaire célèbre de René Payot, du *Journal de Genève*, sur « La situation internationale », à partir du 24 octobre 1941, avant de passer en revue les émissions culturelles, folkloriques, dramatiques et musicales, et de s'attarder quelque peu au cas du « malaise romand » de l'écrivain suisse Charles Ferdinand Ramuz (p. 269s). Heureusement que les chansonniers cités allègent cet essai sérieux comme les montagnes et les glaciers suisses !

3. Il fallait bien aussi un humoriste comme Fridolin (Gratien Gélinas) au Québec pour alléger le climat glacial des années de guerre ! La contribution qu'apporte à l'histoire de la radiophonie québécoise le texte de Gérard Laurence pour ce volume a valeur exemplaire comme synthèse, même s'il ne fait que noter au passage le rôle tenu alors par « ce vaudevilliste » Fridolin qui deviendra Tit-Coq, à qui il consacre cependant une affiche-réclame radiophonique sans en donner la date (p. 319).

L'introduction que Laurence donne à son analyse : « Dans un Québec réticent, la radio d'un pays directement impliqué » (p. 285) indique bien le sens de sa démonstration. Après avoir décrit succinctement « le dispositif », d'équipement et de censure, avec carte et statistiques à l'appui, Laurence établit une périodisation ingénieuse : « la guerre à expliquer, 1939-1942 » ; « l'année tournante : 1942 » ; « la guerre à gagner, 1942-1945 ». À quelques précisions et nuances près, « le dispositif » est impeccable de clarté et de pondération à propos de Radio-Canada, « voix dominante au Québec » (p. 290), de la visite royale de mai 1939 ressentie « comme une répétition générale » (p. 291), de la « prudence mêlée de crainte » (p. 295) dont fait preuve la censure. Dans la première partie, le « contexte » est bien synthétisé et bien qualifié comme « deux Canadas [qui] s'affrontent dont les positions sont tout à fait inconciliables » (p. 297), même si le rôle majeur joué au Québec par l'isolationnisme américain n'est pas suffisamment souligné.

Cette première section de « la guerre à expliquer » est de plus fortement éclairée par les sous-titres : « la guerre à dire : les nouvelles » ; « la guerre à interpréter », « la guerre à justifier », qui sont les trois moments forts de cette belle synthèse. En effet, à partir de la constatation de la portion congrue qu'occupait jusqu'en 1939 l'information à la radio au Québec, « l'inadaptation de la radio comme moyen d'information » (p. 300), l'auteur explique les freinages que constituaient la traduction préalable des dépêches, le tenace bilinguisme de production de Radio-Canada à Montréal, la méfiance « contre les nouvelles américaines » (p. 302) trop isolationnistes, la lenteur à envoyer un premier correspondant de guerre francophone (Gérard Arthur) et l'intermittant recours aux

pigistes. Quant au sens à donner à la guerre, Laurence ne pouvait pas ne pas consacrer quelques pages au mythe et à la réalité que fut « le phénomène Louis Francœur », grand commentateur et modèle à suivre, dans sa chronique « La situation, ce soir », de juin 1940 à juin 1941.

« La guerre à justifier » est la partie la plus neuve et la plus finement composée de la synthèse que présente Laurence, où il montre sa virtuosité à décortiquer des statistiques et plaidoyers *pro domo* présentés par Radio-Canada. Il est question des « séries produites par les services de propagande », si maladroites, les « programmes spéciaux... émissions de variétés », si astucieuses et qui sont encore dans la mémoire des contemporains. La comptabilisation même grossière, du propre aveu de l'auteur, des interventions des politiciens « dans le cadre d'émissions spéciales », l'amène à écrire que la guerre « c'est une affaire anglaise et impériale » (p. 312), confirmant de ce fait statistique ce que ressentaient les contemporains, notamment *Le Devoir*. L'auteur n'est pas sans constater aussi, mais sans ironie, le paradoxe que « ce Québec catholique à plus de 80% et qui subit la forte emprise de l'Église » et où « la participation de l'épiscopat est essentielle » (p. 314) — du moins selon les officines d'Ottawa — est ce même Québec qui dira non à 80% à la conscription (p. 321). Isolé dans l'épiscopat même à cause de sa vanité et de ses erreurs antérieures de jugement, le Cardinal Villeneuve était peu suivi par le bas clergé, qui attribuait ses ferveurs guerrières à la seule raison d'État, domaine où il était peu crédible. Quant aux programmes féminins, le rôle de Jeanne d'Arc (ou de l'autochtone Madeleine de Verchères) (p. 315) paraissait assez ridicule au public-cible. La fidélité de l'auditrice québécoise continue à se porter vers les jeux-questionnaires et les radioromans, qui envahissent même les campagnes d'« épargne de guerre » de Radio-Canada, telle que le donne à voir sa publicité reproduite à la page 311.

La deuxième section : « L'année tournante : 1942 » est bien illustrée par les manchettes contradictoires du 28 avril 1942 du *Devoir* et de *La Presse* concernant les résultats du plébiscite. Laurence donne ses lettres de créance à une belle formule pour caractériser cette année d'auto-flagellation : « La neurasthénie générale » par suite de la mort d'Ernest Lapointe, de l'attaque de Pearl Harbor, de la défaite de Hong-Kong et de l'échec du « plébiscite » : c'est vraiment le moment où tout le monde tire à boulets rouges sur Radio-Canada, et son inspirateur, le Bureau fédéral de propagande. C'est le regretté David Davidson Dunton, décédé récemment, qui mit fin à cette « neurasthénie » fédérale, en abolissant coup sur coup la Clinique des rumeurs et le *Committee on Morale*, au début de l'automne 1943, peu après la réussite spectaculaire de la première conférence des Alliés, Roosevelt et Churchill à Québec à la mi-août, et la prise en charge des opérations militaires par les Américains, ce qui rassura les Québécois retraumatisés par le déplorable échec de Dieppe, en août 1942, attribuable à l'incapacité chronique britannique, constamment démontrée depuis Munich en 1938. Laurence a trop condensé cette section de la « neurasthénie », qui s'était traduite en rumeurs et démoralisation paranoïaque, qu'est venu aggraver le premier sondage Gallup au Québec (juillet 1942), bien mal construit et mal interprété à l'époque. Dunton y mit fin !

Commence en 1943 à s'imposer le sentiment que la guerre est désormais « à gagner » et qu'« il faut en finir avec le complexe que l'on entretient à l'égard de la propagande » (p. 329). Laurence étudie un mois type (mars 1944) de la « publicité de guerre omniprésente », la baisse des causeries, documente « la recherche du public-cible », notamment celui du « Réveil rural » qui constitue un modèle du genre (p. 333). L'auteur devait certes

s'attarder au phénomène des « radioromans couleur kaki », surtout au « prototype parfait du genre », « La fiancée du commando », qu'a si justement analysé Renée Legris, et qui est typique du Québec de ce temps-là (pp. 334-338).

Aiguillonnée par l'américaine British United Press, la Canadian Press « crée un service en français », et bientôt tous les postes radiophoniques entrent dans une concurrence effrénée à la primeur, où CKAC, CHRC et Sherbrooke même devancent Radio-Canada lors du débarquement en Normandie et de la reddition de l'Allemagne (p. 34). Laurence rend compte des crises de Radio-Canada, en 1944, par la tutelle que cherchent à y exercer les fonctionnaires fédéraux pour en faire la « Voix de son Maître », dont la conséquence est la perte d'initiative de l'information, son principal avantage durant les cinq années antérieures. Sur le coup, Radio-Canada peut bien compenser par l'envoi de correspondants de guerre, plutôt tardif pour le réseau français, et Laurence souligne l'amateurisme et l'infantilisme de la plupart d'entre eux, qui n'en firent pas une carrière.

Enfin, la dernière partie (pp. 347-357) consacrée à la propagande radiophonique fasciste (« Paris-Canada », « La Voix de la France » de Vichy, qui exploite habilement l'échec de Dieppe, etc.) à destination du Québec, puis à la réplique canadienne-française (« Le Canada parle à la France ») à destination de la France, est assez confuse et accorde trop de crédit à l'obsessionnel Jean-Charles Harvey, que l'auteur a pourtant antérieurement qualifié de « grand pourfendeur dans son journal des commentateurs suspects » (p. 309). Cependant, la conclusion mérite d'être citée :

« Ainsi donc, malgré son poids démographique réduit, sa position excentrée par rapport aux théâtres des opérations, son rôle international quasiment nul du fait de son statut de province, le Québec avait été l'objet d'un enjeu. Pion modeste sur l'échiquier de la guerre, on se l'était disputé car il constituait la fissure qui menaçait le Dominion le plus utile à l'Angleterre. »

Tout le texte sert à cette démonstration si magistralement résumée et à laquelle on ne peut qu'applaudir. Laurence a dépouillé systématiquement les archives du Bureau de la censure, les publications parlementaires, le Service documentation-dossier de Radio-Canada, et surtout l'hebdomadaire spécialisé si précieux, *Radiomonde*, qui lui fournit les appréciations les mieux informées et les plus justes pour l'époque, émaillant son texte à plusieurs reprises : la compétence et le bon sens y avaient rendez-vous. C'est dire la qualité de ce journalisme d'époque.

4. De cet ensemble bien orchestré apparaît un diagnostic commun : « l'inadaptation » initiale des radios de langue française au début de la seconde guerre mondiale et « la prudence mêlée de crainte » des autorités politiques. Un second trait commun est celui du surgissement charismatique, pour la France, la Belgique, la Suisse et le Québec, de commentateurs ou chroniqueurs dont le nom est resté célèbre : Philippe Henriot, Gabriel Figeys et Victor de Laveleye, René Payot, Louis Francoeur, et dont le rôle — joué parfois malgré eux — est d'« interpréter » les événements, leur donner sens et cohérence. Enfin, un dernier trait commun est la découverte du public-cible, ce nouveau raffinement de la propagande, insoupçonné du maître au petit pied qu'était Goebbels.

Il est peut-être utile, en dernier lieu, de dégager de cette histoire commune deux traits spécifiques au Québec, qu'a bien mis en valeur Gérard Laurence. D'abord, la situation géopolitique du Québec, loin du théâtre des combats, pour qui « la guerre [est] à expliquer », ce qui est inutile en Europe même. Puis le rôle psychosocial unique qu'a joué

la fiction radioromanesque « La fiancée du commando », qui méritait la fine analyse de Renée Legris.

Cette excellente synthèse est assurée de durer quelques décennies avant d'être dépassée. Ce beau et bon livre (à qui on eût pu ajouter une cassette-radio en page couverture pour en faire un instrument parfait) restera comme un témoignage exemplaire de la crise finale de l'ère des foules, bientôt reléguée par l'ère des masses.

Elzéar LAVOIE

*Département d'histoire,
Université Laval.*

Maurice ARGUIN, *Le roman québécois de 1944 à 1965 : symptômes du colonialisme et signes de libération*, Québec, Centre de recherche en littérature québécoise, Université Laval, 1985, 225p.

L'essai porte sur les romans québécois publiés entre la deuxième guerre mondiale jusqu'au milieu de la révolution tranquille, soit entre 1944 et 1965. Dans son introduction, l'auteur affirme que son objectif principal serait « l'étude systématique des symptômes du colonialisme » dans ces récits (p. 13). Il nous y signale également que sa grille d'analyse correspondrait à celle qu'utilise Albert Memmi, dans *L'homme dominé* (1968) et dans *Portrait du colonisé* (1973), pour cerner les rapports de dominateur à dominé, les problèmes d'aliénation culturelle et de repliement sur les valeurs traditionnelles, ainsi que la prise de conscience du révolté éventuel que devient le colonisé. Comme le note lui-même Arguin, d'autres critiques avant lui (Falardeau, Rioux, Cotnam, Vanasse...) ont déjà décelé chez bien des romanciers québécois une préoccupation pour l'aliénation collective; mais personne jusqu'alors n'a tenté de cerner la production romanesque entière de toute une époque et d'y chercher les « symptômes du colonialisme » de Memmi. Le projet a donc du mérite, parce qu'il fait preuve d'originalité et qu'il pourrait nous apporter des précisions et des éclaircissements sur un sujet passionnant.

Malheureusement, Arguin ne nous apporte pas d'autres précisions quant à la méthode dont il compte se servir pour déceler des signes d'aliénation, de domination, etc. C'est dire que le lecteur n'apprendra pas les fondements théoriques de l'approche thématique que va prendre la critique. Par exemple, même si, par la suite, Arguin tirera des conclusions à partir de citations apparemment probantes, il n'indiquera pas pour autant leur importance relative dans le texte. Pourquoi va-t-il signaler seulement le rôle que jouent certains personnages dominateurs? S'agit-il de personnages principaux ou secondaires? D'ailleurs, comment définir ceux-ci? Pourquoi ne pas avoir abordé le problème des rapports interpersonnels ou celui de la structure narrative de chacun des romans, plutôt que d'en avoir choisi des exemples ici et là? Arguin ne fournit aucune réponse à ces questions qui s'imposent. L'introduction fait ainsi sérieusement défaut. Et le reste également, dans la mesure où, tout le long de cet essai, Arguin ne se sert surtout que de quelques citations bien choisies pour faire des déclarations que le lecteur ne serait en mesure ni de rejeter ni d'accepter.